

Jean-Louis Rinaldini

## Corps chair âme et psychanalyse

*D'une façon générale le mot âme c'est un mot que les psychanalystes rejettent. Les psychanalystes rejettent le mot âme et c'est curieux puisqu'on sait que Freud s'en sert. Parce que pour psyché, psychisme, Freud utilisait le terme Seele en allemand qui veut dire âme. Pendant plusieurs décennies le mot âme a été traduit par appareil psychique il a fallu la traduction de Laplanche suite aux critiques de Bettelheim pour que le mot âme réapparaisse. Et on sait très bien qu'on a beaucoup reproché à Young de se servir du mot âme.*

*Et que dire de l'utilisation du mot chair, auquel on substitue volontiers celui de corps puisque le corps est lié à l'image, on voit son corps dans la glace on ne voit pas sa chair, alors que la chair pourrait être entendu comme ce qui relève du sensible, de l'affectif, du spirituel.*

On trouve dans Le serpent à plumes de David Herbert Lawrence, cette notation que les femmes Navajo lorsqu'elles tissent une couverture, elles ménagent toujours sur le bord de la couverture un petit trou pour que leur âme en tant qu'elle a pu être coincée à l'occasion de ce tissage puisse s'échapper, qu'elle ne soit pas captive de ce tissage. Autrement dit ce petit trou dans la couverture n'est rien d'autre que la place de l'âme de celles qui l'ont tissée.

Je cite cette anecdote folklorique parce que d'une certaine façon il s'agit pour nous de questionner les problématiques de la psychanalyse à partir de la sacralité du corps d'une part, et de l'autre sa bordure au domaine de la spiritualité, autrement dit quels sont les rapports qu'entretient la psychanalyse avec ces questions de corps, de la chair, de l'âme, questions qui me semblent complexes et cette petite communication est au fond une tentative personnelle d'essayer de me mettre au clair avec cela et vous le verrez d'une façon assez tâtonnante et approximative. Notre présupposé c'est que chacun est dans le monde par et dans son corps et qu'il rencontre les autres dans et par son corps. Donc qu'est-ce que le corps ? Qu'est-ce que la condition charnelle ? Quelle place est faite à l'Autre ? Comment peut-on définir cet objet qui tout le temps nous échappe, cet objet qui avant la révolution phénoménologique (Husserl, Merleau Ponty, Michel Henry...) a été mis de côté notamment par les philosophes ? On l'a rappelé ici, depuis Platon l'histoire de la philosophie s'est construite autour d'un dualisme, c'est-à-dire la tendance à vouloir opposer âme et corps, dans cette anthropologie dualiste, le corps ainsi que le monde sensible sont le lieu du mal et de l'erreur, je pense à Platon (Platon, Le Phédon, 67 c-d) « L'objet propre de l'exercice des philosophes est même de détacher l'âme et de la mettre à part le corps » pensons à Descartes aussi. Donc la question est que le corps a toujours renvoyé à une sorte de limite, d'obstacle, que ce soit obstacle à la connaissance ou à la vertu. Pour revenir à notre domaine, pourquoi y en a-t-il qui pensent avec leurs intestins par exemple ou avec leur estomac ou leur cœur parce que si

nous sommes conséquents c'est bien de la psyché, de la pensée dont il est question alors pourquoi il y en a chez qui la pensée se manifeste de la sorte et on sait que ça peut venir occuper complètement toute leurs pensées.

D'une façon générale le mot âme c'est un mot que les psychanalystes rejettent. Les psychanalystes rejettent le mot âme et c'est curieux puisqu'on sait que Freud s'en sert. Parce que pour psyché, psychisme, Freud utilisait le terme Seele en allemand qui veut dire âme. Pendant plusieurs décennies le mot âme a été traduit par appareil psychique il a fallu la traduction de Laplanche suite aux critiques de Bettelheim pour que le mot âme réapparaisse. Et on sait très bien qu'on a beaucoup reproché à Young de se servir du mot âme.

Et que dire de l'utilisation du mot chair, auquel on substitue volontiers celui de corps puisque le corps est lié à l'image, on voit son corps dans la glace on ne voit pas sa chair, alors que la chair pourrait être entendu comme ce qui relève du sensible, de l'affectif, du spirituel. Il est intéressant de noter que dans la bible dans la Genèse il y a le mot « bassar » qui veut dire à la fois âme et chair<sup>1</sup> donc il y a dès le départ un corps qui est fait de poussière mais qui est vivifié par le souffle de vie c'est-à-dire que l'âme serait la manifestation de la vie.

Lorsqu'on se situe dans la tradition freudienne et lacanienne ces questions paraissent dangereuses, voire honteuses, mais peut-être peut-on les poser sans totem ni tabou.

Il ne s'agit certainement pas de penser que le corps parle tout seul ce serait une version à la Groddeck, non le corps obéit certainement à une rigueur dans l'écriture. Les troubles dermatiques sont par exemple des écritures comme si le corps lui-même était un palimpseste, on a dit parfois ce sont des hiéroglyphes au désert, c'est-à-dire que au-delà de tous les stéréotypes un peu somatiques où on conçoit des personnalités psychosomatiques qui seraient vulnérables, il est sans doute plus intéressant de se demander pourquoi surgit à un moment donné un moment somatique du conflit. D'ailleurs lorsqu'on dit « c'est le langage du corps » c'est une formule vraie mais un peu paresseuse parce que s'il y avait un langage possible le corps ne s'en mêlerait pas, Freud dit que dans l'hystérie l'organe se mêle à la conversation. Ça me paraît très important de voir que nos organes sont déjà travaillés par une tension que la vie du corps peut mener sa propre vie de jouissance comme lorsqu'un sujet a un problème d'organe. D'ailleurs pourquoi est-ce que nous avons nos organes vulnérables favoris? Par exemple un sujet qui fait toujours des problèmes à l'estomac du poumon ou du larynx etc.? À ce moment là c'est un peu curieux mais c'est comme si l'organe jouissait tout seul, alors le sujet est malade, le moi est malade mais l'organe reprend une autonomie. Cette possibilité de faire que notre corps de la jouissance, sans écrire jouissance avec une majuscule, puisse reprendre le pouvoir dans certaines conditions, c'est certainement un point qui montre que nous sommes dans un rapport à une altérité intime.

Nous pouvons pour camper le décor commencer par citer quelques vignettes cliniques<sup>2</sup>:

Un chef de gare qui se trompe d'aiguillage, il n'y a pas de collision de train, mais le lendemain matin, il avait vraiment perdu tous ses cheveux. Ce n'est pas un hasard si dans la langue courante on dit:

<sup>1</sup> C'est ce que dans une émission sur France Culture le 30 juin 2007 souligne Alain Amselek, psychanalyste, qui se présente comme juif séfarade auteur de *L'Appel du réel: la psychanalyse en question(s)* aux éditions du CERP. Je dois à France Delville d'avoir entrepris d'éclaircir cette question. Malgré l'idée répandue que « bassar » ne désignerait que la chair, la viande, des rabbins consultés nous ont confirmé que « bassar » désigne la « viande animée ». Ce qu'on entend par « âme » de manière générale est dans le judaïsme ce qui anime la viande. Notons que « Bessorah » dans l'évangile de St Jean c'est « le message » et en ôtant le « h » on peut retrouver bassar, c'est-à-dire que le message est passé dans la viande, ou est devenu viande, ce qui serait une traduction plus littérale (un forçage?) de l'expression « le verbe s'est fait chair » puisque la parole, le verbe, se dit dever, ou davar. Soulignons aussi que le mot âme est un mot d'origine latine et que le judaïsme utilise des termes qui ne le recourent pas exactement. Voir dans Tsimitsoum de Marc-Alain Ouaknin pages 182 à 186 les cinq expressions qui désignent l'âme: nefech, rouah, nechama, hayya, yehida.

<sup>2</sup> L'exposé de vignettes cliniques dans le cadre ouvert d'une conférence soulève un problème éthique. Je me suis donc résolu à exposer des cas dont on trouve trace dans la littérature psychanalytique et présentés d'une façon assez générale. La plupart d'entre eux ont été rapportés par Marcel Czermak le 1er juin 2007 dans le cadre de son séminaire à Sainte-Anne.

il a perdu ses cheveux, il s'est fait des cheveux, son analyste n'a pas pu accrocher quoi que ce soit durant la cure. Six mois après, ses cheveux se sont évidemment remis à pousser, il était très content parce que ne plus avoir de cheveux, ça le mettait dans un état pas possible. C'est-à-dire que quelque chose là a été mobilisé, qui reste pour les analystes toujours énigmatique, qui ne s'offre pas à l'interprétation, qui est quelque chose d'irréductible, comme le serait effectivement, par ailleurs, une hallucination qui va répondre dans le réel. Nous sommes là dans le cas d'une manifestation et non, à proprement parler, de maladie psychosomatique, comme le serait une rectocolite hémorragique.

Dans la région parisienne, il y avait un patient qui faisait assez régulièrement des accès mélancoliques, traités par électrochocs, et l'électrochoc nettoyait l'accès mélancolique, mais ces accès mélancoliques étaient précédés, quinze jours avant, d'une poussée de psoriasis. Donc, pendant des années, celui qui s'en occupait avait pris le parti, dès qu'il faisait un psoriasis, de lui faire un électrochoc. Il lui faisait un électrochoc, pourtant, le psoriasis n'est pas une indication d'électrochoc, le psoriasis guérissait et cette personne ne faisait pas d'accès mélancolique. Un jour un autre médecin n'a plus voulu lui faire un électrochoc alors il a protesté il est allé trouver les autorités hospitalières pour se plaindre et les autorités ont confirmé qu'il n'y aurait pas d'électrochoc. Quinze jours après, il a eu un accès mélancolique. Voilà des faits cliniques bruts.

Une femme présentait une paranoïa sensitive et se tenait accrochée dans une secte qui l'exploitait par ailleurs, quand elle faisait un accès de paranoïa sensitive elle avait, à proprement parler, un dermatoglyphisme de contact. Quand on lui changeait les lunettes par exemple, lorsqu'elle mettait ses lunettes sur son nez elle faisait un eczéma de contact sur les points de contact de ses lunettes. Ou encore quand, par malheur, son analyste lui mettait sa main sur son bras, quand il retirait sa main, elle avait un dermatoglyphisme avec ses doigts. Il ne fallait surtout pas qu'il la prenne par l'épaule parce que sa main s'imprimait dans son dos. Il y a des vieux livres là-dessus, notamment un vieux livre de photographies de l'Hôpital Saint-Louis sur le dermatoglyphisme, on y trouve des photos du début du siècle où, curieusement, on a de telles marques sur la peau.

Nous naviguons là dans une zone extrêmement étrange et on peut remarquer que ce sont souvent des manifestations qui se produisent au niveau des zones orificielles : les yeux, l'anus et autres, soit les orifices du corps. Mais il faut dire que les explications que l'on peut faire sont assez peu satisfaisantes.

Où on est plus ennuyés c'est quand on aborde la question des fonctions, quand il y a des organes qui saignent donc des atteintes fonctionnelles, comme par exemple certaines hypertensions artérielles, ce qu'on appelle l'hypertension artérielle essentielle idiopathique. Certains auteurs ont essayé en vain de la caractériser. Une fois qu'ils ont décrit que c'étaient des gens généralement un peu trop bouffeurs, un peu trop hyperactifs, un peu trop anxieux, etc., 90 % de la population se trouve ainsi qualifiée ! On sait que l'hypertension artérielle concerne un phénomène parfaitement susceptible d'avoir des incidences lésionnelles. Une poussée d'hypertension artérielle, ça peut faire craquer un vaisseau et conduire à une aphasie ou une hémiplégie.

Il y a ce destin cruel d'un garçon de trente-deux ans, un instituteur maghrébin qui arrive un vendredi soir avec une bouffée délirante, quelqu'un en parfaite santé et puis, le lendemain soir, il était mort. Pourquoi? Il avait fait un infarctus du myocarde. Il était mort. Pourquoi? Comme il était musulman, il a fallu demander à la famille l'autorisation de faire une autopsie, il avait fait un énorme infarctus du myocarde. Il a fallu qu'il y ait un spasme d'une artère coronaire d'une violence telle qu'il en est mort, quelque chose donc de lésionnel et de fonctionnel. Ou encore, on raconte qu'il y a de plus en plus de gens jeunes qui font un infarctus du myocarde dans la trentaine et qui n'ont comme antécédent aucune raison. Quelque chose qui a été répertorié anciennement et qui est extrêmement fréquent, c'est, par exemple, lorsque quelqu'un fait un épisode aigu délirant d'égarément et qu'il perd tous ses repères symboliques. Il n'est pas rare que, curieusement, on voie grimper des perturbations au niveau rénal et le rein, qui n'a rien, ne filtre plus. Cela a été décrit en 1921 et s'appelle: « l'encéphalopathie aiguë azotémique ». On a repéré que dans des délires aigus, curieusement, le rein de marchait plus. On a trouvé à cela, bien sûr, toutes sortes de raisons physiologiques et autres, qui se sont toutes avérées aussi médiocres les unes que les autres, pour expliquer qu'un rein arrête de fonctionner alors qu'il a tout pour fonctionner.

Donc, ce n'est déjà pas évident d'aborder les choses sous l'angle de ce qui serait une inscription visible dans ou sur le corps, mais ça l'est encore moins dès lors qu'on aborde la question sous l'angle de ce qui commande une fonction, étant entendu, dans la plupart des cas, que les lésions sont liées à quelque chose qui, dans la fonction, a déraillé.

La façon freudienne, la façon analytique de reprendre toute la grande question des fonctions c'est, chez Freud, la théorie des pulsions. La théorie des pulsions, c'est la réponse de Freud à la question de ce qu'est une fonction. D'autant que tout le monde nous dit, en tout cas ceux qui ont de l'expérience dans le domaine de ce que l'on appelle « la psychosomatique », que dans les manifestations de maladies psychosomatiques, on constate que les patients ont une pensée plutôt opératoire, qu'ils n'ont pas de fantasme, qu'ils n'ont pas d'énonciation, qu'ils se mettent à causer et que c'est purement factuel, ce ne sont que des purs énoncés et qu'on finit par s'endormir parce qu'on se demande pourquoi on les voit et que tout cela est pétrifié. Alors, on peut se demander, à ce moment-là, qu'est-ce qui différencie cela d'une psychose? Parce que dès lors qu'on se met à dire qu'ils n'ont pas de fantasme, qu'il n'y a apparemment pas de fantasmatique, qu'est-ce que cela veut dire? Si on veut rester très lacanien, si ce n'est pas S barré poinçon petit a, c'est-à-dire une disjonction de l'objet qui vient commander le sujet, le sujet amputé de son objet, on est là dans ce que Lacan nomme une holophrase, un collapsus du sujet divisé avec l'objet, une position de sujet pur objet. Si nous avons l'impression qu'ils n'ont pas d'énonciation, qu'ils ne disent que des purs énoncés, de quoi s'agit-il? Quel est le rapport à l'Autre? De quel type de jouissance s'agit-il? Voilà toute une série de questions qui pour être banales sont nécessaires et incontournables, et par lesquelles on doit pouvoir aborder ces questions.

D'ailleurs l'holophrase, si on fait crédit à Lacan, vaut aussi bien pour les phénomènes dits psychosomatiques que pour les psychoses ou la débilité. L'holophrase a quelque chose à voir avec ce qui concer-



nerait l'absence de chute de l'objet petit a dont nous savons à travers la théorie des pulsions, que ça concerne la fonctionnalité même de l'organisme et, du coup, nous sommes amenés à un problème de topologie, à savoir dans quel type de corps nous sommes entraînés et comment ça réagit, pour autant que chacun d'entre nous à tel ou tel moment de notre vie est susceptible de présenter ces manifestations et que certains développent des vraies maladies alors que d'autres présentent des manifestations somatiques.

Je rappelle simplement que bien avant que Lacan fabrique son concept du Nom du père, il avait parlé de forclusion, c'est-à-dire de ce qui est forclos du symbolique et qui va apparaître dans le réel. Ce qui est bien distinct de la forclusion du Nom du père. La forclusion suppose qu'à partir du moment où on est pris dans le langage, qu'on le veuille ou pas, il y a des « choses » qui ont été forcloses pour les uns et pour les autres et qui seront à tout jamais irrattrapables. et lorsque nous sommes sollicités sur ces points, à tout jamais disparus, il y a alors des représentants sans représentation, par exemple l'hallucination qui peuvent apparaître. Alors, effectivement pourquoi pas les phénomènes des psychoses et des manifestations psychosomatiques, ou l'angoisse, ou le passage à l'acte et latéralement l'acting out qui sont les réponses que nous observons, dans le réel, quand un sujet est interpellé là où il ne peut pas répondre et qui ne se prêtent pas à l'analyse? Donc, je ne serais pas éloigné de penser que certainement, l'une des voies pour aborder les phénomènes dits psychosomatiques devrait partir de ce qui serait pour nous l'élucidation de ce que nous appelons refoulement originaire, parce que cette voie concerne directement des questions topologiques, à savoir comment, dès que le refoulement secondaire est installé avec ces mécanismes habituels (mécanismes de condensation, de déplacement, de formation de compromis) on a d'ores et déjà affaire à un corps de type torique qui est celui du névrosé et que c'est dans le temps d'avant, celui qui permet que ce corps devienne torique qu'il se produit un certain nombre d'effets qui mettent de côté, apocoptent, éliminent, toute une série de possibilités éventuelles de saisie dont la mobilisation, le cas échéant, produirait des manifestations psychosomatiques.

Qu'est-ce qui nous autorise à penser qu'il y aurait une piste du côté du refoulement originaire? En dix petites lignes Freud nous dit:

« Nous sommes donc fondés à admettre un refoulement originaire, une première phase du refoulement qui consiste en ceci que le représentant psychique (représentant-représentation), [en fait le mot allemand c'est le « *Vorstellungsrepräsentanz* »] de la pulsion se voit refuser la prise en charge dans le conscient, avec lui se produit une fixation, le représentant subsiste, à partir de là, de façon inaltérable et la pulsion demeure liée à lui. C'est là une conséquence des propriétés du processus inconscient dont nous parlerons ailleurs »<sup>3</sup>.

Après cela, il dit que le deuxième stade, c'est le refoulement proprement dit, « proprement dit ». Alors là, nous sommes en terrain connu, il y a comme je le rappelais tout à l'heure les mécanismes de condensation, de déplacement, de formation de compromis et les vrais représentants de la représentation, les vrais *Vorstellungsrepräsentanz*. Dans les quelques lignes précédentes, Freud laisse sous-entendre qu'il peut très bien y avoir des représentants sans représentations, la preuve: l'hallucination. L'hallucination,

3 Regroupement d'articles de Freud écrits entre 1915 et 1917, traduits de l'allemand par Jean Laplanche et J.-B. Pontalis et publiés sous le titre *Métapsychologie*, Gallimard, 1952, réédité en 1968 dans la collection Folio essais, Gallimard, page 48.

c'est un représentant sans représentation. Du coup, si on prend les choses sous l'angle de nos réponses dans le réel, les quatre types que j'ai cernés qu'il s'agisse de l'angoisse, des hallucinations, des passages à l'acte ou des phénomènes psychosomatiques, ce sont des représentants sans représentations, c'est pourquoi nous ne pouvons avoir là-dessus aucune prise. Par exemple lorsqu'on lit les descriptions de crises d'infarctus du myocarde, les cliniciens notent : angoisse de mort, ils ont noté quelque chose d'une tonalité spéciale et ils l'ont appelé l'angoisse de mort. D'ailleurs pourquoi ont-ils cru devoir là-dessus mettre ce mot alors que toute angoisse comporte la dimension de la mort ?

Il y a donc le refoulement originaire et le refoulement proprement dit, et si ce refoulement originaire n'en était pas à proprement parler un ? Ce ne serait pas un refoulement, à savoir que le bébé tout petit est dans une position d'indistinction de S1 et de S2, parce que son corps et celui de l'Autre, c'est le même ; le sein de sa maman, c'est son corps propre. C'est-à-dire que si un couteau venait à découper l'Autre et le sujet, ce serait le même qui le diviserait simultanément. Il faut, pour sa socialisation, son oedipianisation, sa normalisation, que d'une façon, il ait perdu son objet, qu'il ait été amputé. Pourquoi ne qualifierait-on pas ce refoulement originaire de forclusion primitive ? Dans « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite »<sup>4</sup> Lacan évoque par exemple, que les sentiments de déjà vu, c'est le phénomène qui apparaît pour quelqu'un quand il est sollicité en un point qui est à la limite de la symbolisation, ce qui fait apparaître ces sentiments de déjà vu qui, en tant que tels, ne sont pas analysables, ce sont les franges de la symbolisation, c'est-à-dire comment ce qui est forclos revient dans le réel.

<sup>4</sup> *Ecrits*, Seuil, voir le long développement de Lacan et notamment p. 391.

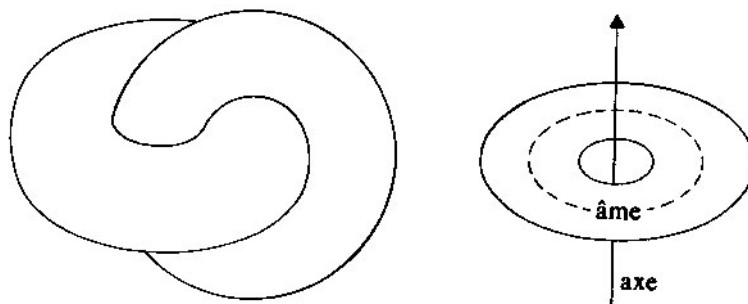
Reste la question de ce qui nous anime. Cette question de l'âme est disséminée dans un certain nombre de textes de Lacan. Nous en trouvons trace dans *Le Sinthome* dans les leçons du 18 novembre 1975 et du 11 mai 1976 dans *L'insu...* la leçon du 11 janvier 1977 où il propose pour ce qui est du Réel qu'on voudrait identifier à la matière de l'écrire comme ça : l'âme à tiers.

Dans le séminaire *Encore 1972-1973*, p. 76, éd. du Seuil Lacan situe « l'animation » du côté de l'objet a, cause du désir ; dans la relation amoureuse cet objet nous fait nous prendre pour des êtres et je prends l'autre pour mon âme. Dans le séminaire sur *L'identification* page 273 leçon du 2 mai 1962 :

« comment ne pas apercevoir que tout ce que j'ai commencé d'articuler cette année, à propos de la structure de surface du système et de l'énigme concernant la façon dont le sujet peut accéder à son propre corps, est que ça ne va pas tout seul, ce dont tout le monde, depuis tout le temps, est parfaitement averti, puisque cette fameuse et éternelle distinction de désunion, ou union, de l'âme et du corps est toujours, après tout, le point d'aporie sur lequel toutes les articulations philosophiques sont venues se briser. Et pourquoi est-ce que, à nous analystes, justement, il ne serait pas possible de trouver le passage ? »

Sur le tore Lacan distinguait dans « L'identification » deux cercles selon l'âme et selon l'axe pour appeler le premier cercle du désir et le second cercle de la demande.

Dans l'entrelacs tore du sujet-tore de l'Autre, ce qui est cercle du désir pour l'un est cercle de la demande pour l'autre.



Dans le séminaire *Les non-dupes errent*, leçon du 11 juin 1974, Lacan reprend la question aristotélicienne de « l'animation » et celle du lien entre Réel et savoir, du côté du réel de S2. Toujours dans ce séminaire « *Les non dupes errent* » leçon du 12 février 1974 page 110 :

Pour ça, il faut que le S2, il faut que le S2 n'ait rien à faire avec le dire vrai. Autrement dit : que le S2 soit réel. Et si vous me suivez dans ce que j'ai tenté de frayer, dans mes premiers vagissements, dans ce séminaire, vous concevrez que le S2, c'est ça que j'ai écrit dans mon schème du discours analytique, que le S2 c'est à savoir le savoir en tant qu'inconscient, c'est ça qui coule dans la rainure du dire vrai. Ça ne dit pas rien, ce que je suis en train de vous raconter ! Ça veut dire que c'est un Réel, il y a du savoir qu'il y a beau n'y avoir aucun sujet qui le sache, il reste être du Réel. C'est un dépôt. C'est un sédiment qui se produit chez chacun quand il commence à aborder ce rapport sexuel auquel bien sûr il n'arrivera jamais.

Et il nous semble que c'est là que Lacan dit quelque chose qui reprend cette intuition si forte indiquée par Aristote dans le traité « *De l'âme* » (en grec *Peri psukhès*, en latin *De Anima*) dans ce passage de la puissance à l'acte, dans cet accent mis sur cette positivité réelle de ce qui est en acte dans la pensée :

« [...] c'est de « lalangue », telle que je l'écris, que procède ce que je ne vais pas hésiter à appeler l'animation — et pourquoi pas, vous savez bien que je ne vous barbe pas avec l'âme : l'animation, c'est dans le sens d'un sérieux trifouillement, d'un chatouillis, d'un grattage, d'une fureur, pour tout dire — l'animation de la jouissance du corps ». *Leçon du 11 juin 1974.*

Or il s'agit là de l'animation que donne un parasite, « ça provient d'une jouissance privilégiée distincte de celle du corps ». C'est ainsi que Lacan indique la jouissance sémiotique, comme « la jouissance apportée par les sèmes », par ce qui fait sens dans « la langue », lié à l'ek-sistence de cette langue.

On retrouve là la même passion que celle qui suscitait les commentaires à propos de ce qu'il y a d'actif dans l'âme chez Aristote. Qu'est-ce qui nous anime ? Pouvons-nous le penser autrement, et le penser à partir du réel de S2 du savoir inconscient ?

Arrêtons-nous sur ce « traité de l'âme »<sup>5</sup>. *Peri psukhès*, cette *psukhès* rapproché par différents auteurs de ce qui en grec se dit *psukhros* c'est-à-dire le froid. Après tout la *psuché* c'est ce qui se manifeste au moment où le corps se refroidit et où semble s'être échappé de lui ce qui constituait disons son principe vital. En latin le terme *animus* est une autre traduction du grec *anemos* c'est-à-dire le vent, le souffle, ce qui est animé et donc on sent cette façon positiviste matérialiste de traiter de la *psukhè* que l'on retrouve dans le fait que le corps c'est ce qui en grec permet le rapprochement entre le terme qui signifie la vie, le vivant *zon* et *zeyen* bouillir, et on sait combien la vie

5 Aristote, *De l'âme*, Folio Essais, Paris, Gallimard, 2005.

Voir les trois leçons de Charles Melman au cours de l'année 2006 - 2007, la première, sur *Le métier de Zeus*, de John Scheid et Jesper Svenbro (éd. Errance, Paris, 2003) la seconde, sur *Le Phédon*, de Platon, la troisième, sur *De l'âme*, d'Aristote à laquelle le passage qui suit se réfère.

a pu être rapprochée de ce bouillonnement du sang dans les vaisseaux. Voilà donc déjà le principe de l'âme comme ce qui se trouverait être le gardien par le froid de cette chaleur du corps. C'est très tôt (dès Pythagore) que la *psukhè* en tant qu'associée au corps a signifié, a représenté, l'unité de la personne. C'est son 1, c'est ce qui de sa diversité des membres, des sensations, des pensées, des émotions, des aventures, c'est ce qui fait qu'elle est toujours la même. Pour Aristote cette *Psukhè* sera la forme de la substance vivante. La forme de la substance vivante à partir de cette constatation que nous pouvons dire positive et qui est que tel œuf va se prêter au développement de tel ou tel animal et que ce qu'il y a donc lieu d'appeler *psukhè* est cette instance qui va donner sa forme spécifique à telle ou telle substance vivante. D'où cette définition essentielle d'Aristote en disant que la *psukhè* est l'entéléchie première d'un corps qui a la vie en puissance, cette entéléchie est donc cette forme incluse qui va régler son développement, sa destinée, son accomplissement.<sup>6</sup> Aristote n'en fait nullement une spécificité humaine ne serait-ce que puisque les végétaux sont capables de naître de croître et de dépérir c'est donc qu'ils sont habités porteurs marqués par cette entéléchie première d'un corps qui a la vie en puissance et qu'il convient donc de parler d'une âme végétative, d'une âme sensible et motrice pour les animaux et puis pour l'espèce bipède d'une âme intellectuelle et raisonnable. A la fin de son traité Aristote fait de cette activité intellectuelle ce qui aura à commander le corps refroidi à partir de la pensée, à partir de l'activité intellectuelle puisque dans un autre ouvrage que celui-ci, *Protreptique* il spécifiera nettement la façon dont l'âme, la *psukhè* est destinée à commander le corps, a cette fonction de commandement.

<sup>6</sup> entéléchie: énergie agissante et efficace par opposition à la matière inerte; entelekheia est un dérivé de entelekhès « qui a sa fin en soi » de ekhein « avoir » telos « fin » en « dans ».

Il est vraisemblable que Freud bien qu'il ait suivi comme le relève Lacan les cours de Brentano à Vienne,<sup>7</sup> ne s'est pas intéressé au traité de l'âme parce qu'il aurait sans doute pu élaborer sa métapsychologie de façon fort différente et il ne serait pas venu substituer la libido en tant que gardienne et reproductrice de la vie, cette substance une, présente dans la psyché de chacun et immortelle au-delà de toutes les existences individuelles, il ne serait pas venu mettre la libido à la place de ce qui jusque là fonctionnait avec des responsabilités à peu près voisines avec le terme de *psukhè*.

<sup>7</sup> Brentano se propose de jeter les fondements d'une psychologie, science « descriptive », en la distinguant très nettement des démarches « génétiques ».

Dans *De anima* Aristote nous dit que la connaissance de l'âme apporte une large contribution à la connaissance de la vérité toute entière. Alors là vous allez voir on ne peut pas ne pas penser à la démarche psychanalytique. Si vous voulez savoir ce que c'est que la vérité nous dit Aristote il faut être physicien, c'est la science de la nature, puisque l'âme chez Aristote c'est cette entéléchie qui est au principe. Le principe c'est « arche » la cause une, première, donc l'objet de notre travail c'est d'étudier et de connaître dit la traduction, d'abord sa nature et sa substance ensuite les propriétés qui s'y rattachent. En fait il utilise deux verbes différents puisque le premier signifie non pas étudier mais « se mettre au contact de » carrément « expérimenter », on le traduit aussi par savoir intuitif *theôresai*, *theôrein* (de *thea* spectacle et *oros* qui observe) et le second c'est *gnônaï* la connaissance discursive. Il faut dans un premier temps se mettre au contact de l'affaire et ensuite s'engager dans une connaissance discursive et ce qu'il faut étudier c'est d'abord sa nature sa *phusis* et sa substance, c'est traduit par substance, terme fondamental qui est *ousia*, que nous pour-



8 Les mots latins fides (foi) et foedus (pacte, accord, alliance) proviennent d'une même racine indo-européenne, beidh-, qui a donné aussi en grec pistis et qui suggère d'une manière générale l'idée de confiance.

rions aujourd'hui traduire par être. Une fois que vous avez étudié ses caractères physiques et son être ensuite vous allez étudier les propriétés qui s'y rattachent c'est-à-dire les accidents, le contingent, les caractéristiques diverses. Mais c'est une chose tout à fait difficile que d'acquérir une connaissance assurée au sujet de l'âme nous dit-il. Connaissance assurée c'est le mot grec pistis<sup>8</sup> c'est-à-dire la certitude et aussi la foi. Il est d'ailleurs intéressant de noter combien la question de la certitude se pose dans les pathologies dites « psychosomatiques ».

Alors pour l'ousia, pour l'être si on veut bien le traduire comme ça, comment nous allons faire, quelle va être notre méthode ? D'autant que s'il n'existe pas de méthode commune pour résoudre la question de l'être notre tâche devient encore plus difficile car il faudra déterminer pour chaque cas quel est le procédé à employer et même s'il était évident que ce procédé consiste en une certaine démonstration ou en une division il resterait encore bien des problèmes et des incertitudes pour savoir de quelle donnée devrait partir notre investigation. Car les principes (archè) sont différents pour des choses différentes comme par exemple dans le cas des nombres et des surfaces. Quelle méthode utiliser si pour chaque principe il faut suivre des chemins différents et en plus sur quelles données sur quels éléments nous pourrions dire nous en terme lacanien sur quel trait faut-il se fonder pour démarrer ? Il resterait encore des problèmes et des incertitudes pour savoir de quel trait devrait partir notre investigation car les principes (archè) sont différents pour des choses différentes comme par exemple dans le cas des nombres et des surfaces. Rappelons-nous qu'il a fallu 2000 ans pour que depuis l'affirmation de cette hétérogénéité entre nombres et surface, on arrive avec Descartes à inscrire la surface entre des axes de coordonnées, il a fallu ensuite Hilbert pour montrer que la surface n'était pas maîtrisable par un système formel, qu'il n'y avait pas d'algèbre qui puisse maîtriser la surface et puis Lacan pour ne prendre de la surface que son expression topologique telle qu'elle figure en topologie c'est-à-dire la surface constituée d'éléments qui ne sont ni des nombres ni des lettres comme dans l'algèbre.

On peut souligner que ce qui est écrit là 350 ans avant J-C est ce qui nous fait toujours problème, toujours question et avec cette différence, c'est que Lacan organise cette surface marquée par la topologie non pas comme un plan, mais comme ce que la topologie autorise, c'est-à-dire autour d'un trou, ce petit trou pourquoi pas que les femmes Navajos ménageaient dans la couverture.

Pour terminer ce petit cheminement que je vous ai proposé, je voudrais rassembler un certain nombre d'idées dispersées que nous avons évoquées concernant cette question du corps. Il semble que nous ayons affaire à la coexistence d'une part d'une sorte de présence totalement une, circulaire, narcissique, et d'autre part du corps de l'Autre avec cette question constamment en tension : est-ce que je peux rejoindre le corps de l'Autre ? Notons que c'est bien ce qui se passe dans l'érotique où il y a peut-être révélation par le sujet lui-même de son propre corps, mais il ne faut pas oublier que je suis né avec un corps, sans être encore un corps propre. La preuve en est qu'il y a des pathologies où le sujet n'atteint jamais son corps. Dans certaines formes de psychose il y a un rendez vous manqué avec l'image du corps. Par ailleurs on ne parle pas simplement du corps mais aussi de

la chair, en allemand il y a également une distinction : Körper et leib qu'on retrouve chez Freud qui distingue les deux. De sorte qu'on pourrait dire les choses de la façon suivante : je passe mon temps à m'incarner, mais je suis en même temps incarné de façon « distraite » (c'est la célèbre formule : la santé c'est le silence des organes) en revanche dans certaines expériences le sentiment de mon corps se réveille et c'est un point important car la psychanalyse dans sa clinique qui nous sert d'anthropologie concrète montre ces aléas du rapport entre le moi et le corps, comme dans les moments de dépersonnalisation où le sujet adhère mal à son corps.

La psychanalyse parle aussi du corps de la libido, de la pulsion, c'est-à-dire que notre corps est investi à la fois par des fonctions d'autoconservation mais aussi par ce rapport à l'autre, ce rapport de plaisir qui s'ajoute à tous les organes, et on a là un corps érogène. Ensuite on a un corps narcissique, c'est le rapport entre le moi et le corps, peut être que Narcisse c'est celui qui justement pose la question de se rejoindre et puis il y a quelque chose de mystérieux qui est la pulsion de mort, c'est-à-dire que la chair est travaillée en permanence par une opposition entre les pulsions de vie et de mort.

Il faut bien voir que le sujet a peur de son corps et que paradoxalement chaque fois qu'il rencontre son corps comme altérité il y a quelque chose qui est de l'ordre du symptôme. Par exemple dans le vrai vécu mélancolique je ne parle pas de la vague tristesse, on a affaire à un vécu de décomposition de la chair. En effet que penser d'un sujet qui dans son délire a l'hallucination de son propre cadavre ? Evidemment le cadavre lorsqu'il est là moi je suis absent en tant que corps. Il y a des sujets qui font ce vécu de la putréfaction. Cette question du corps est une anthropologie très concrète et rejoint aussi des questions métaphysiques. Que penser des masochistes qui ont des problèmes d'incarnation et qui ont besoin pour s'incarner d'être suppliciés par l'autre, que penser des gens qui s'auto mutilent ? Le corps c'est quelque chose qui repose des problèmes métaphysiques et l'introduction de l'hypothèse de l'inconscient (Freud disait que l'inconscient c'est le maillon manquant entre psyché et soma) oblige à repenser l'articulation entre la psyché et le corps.

Je voudrais insister sur le fait que la médecine dite scientifique qui nous est par ailleurs extrêmement utile redéfinit entièrement le corps comme un corps organique, scannérisé, alors que la psychanalyse fait resurgir un corps qui est toujours là et qui fait du symptôme, autrement dit un corps peut en cacher un autre... c'est-à-dire que le corps organique cache le corps de la plainte, ce corps de la jouissance, ce corps de la souffrance. On a le corps de la science qui est entièrement objectivé, on a ce corps très flou des médecines douces, de la bio-énergie etc. un corps on pourrait dire irrationnel et la psychanalyse qui réintroduit le sujet dans son corps en rappelant ce point très important qui est structural c'est-à-dire que pour le sujet paradoxalement la chair est interdite ! Pourquoi le sujet a-t-il peur de sa chair du point de vue inconscient ? Certainement parce que dans notre culture nous sommes confrontés à l'interdit de l'inceste, c'est-à-dire que le rapport entre le moi et la chair est en quelque sorte coupé, ce qui explique que tout l'inconscient freudien au fond c'est un inconscient qui est un langage destiné à dire ce rapport impossible à la chair qui est un rapport à la fois interdit et qui à d'autres moments est surmonté triomphalement dans certaines formes d'expériences érotiques ou

9 Le moi peau est un concept que développe Anzieu selon lequel le sentiment du moi serait dérivé de ce sentiment dermique originaire qui se constituerait au fur et à mesure de la genèse de la subjectivité mais toujours à travers ce primat du tactile, ce qui constitue peut-être un règlement de compte avec le primat du scopique chez Lacan!

certaines formes de jouissance. Au fond ce qui est très étonnant c'est que nous n'atteignons notre corps qu'à travers le fantasme, pas seulement au sens où notre corps produit beaucoup de métaphores mais parce qu'il y a quelque chose qui nous éloigne radicalement de notre corps et qu'en même temps nous rejoignons par le fantasme. De même sommes-nous conduits à distinguer le spéculaire et la chair. Le spéculaire c'est cette image qui fait que je me projette à un moment donné et Freud dit en effet que le moi est un être de surface, c'est-à-dire que c'est une surface projective. Je ne parle pas de moi peau parce que je pense que le moi est une peau.<sup>9</sup> Mais il faut insister que tout le registre du toucher est extrêmement important parce que cela renvoie à quelque chose qui est permis ou interdit, par exemple on peut très bien lire l'interdit de l'inceste comme le fait que le toucher universel n'est pas possible, c'est-à-dire que tous les corps ne sont pas touchables entre eux et en même temps c'est ce qui fait que dans la satisfaction érotique il y a fantasmatiquement comme une satisfaction incestueuse c'est-à-dire que dans le mirage de l'amour il y a la rencontre comme inespérée du corps. Un sujet qui n'est pas amoureux, il a un corps, est-ce qu'il est un corps? C'est au moment où il rencontre le corps de l'autre qu'il y a quelque chose de l'ordre de la chair et en même temps le drame c'est que le sujet revient toujours à son corps, comme si on avait affaire à une sorte de solipsisme corporel.

Dès lors qu'il y a de « la mère » ou disons cet Autre privilégié avec lequel je suis en contact, dès lors que je suis né, je suis en rapport avec la chair maternelle mais cela n'est pas si simple puisque Freud situe d'abord la mère du côté de la Chose, c'est-à-dire qu'il y a une chose à côté du berceau, il y a de l'irreprésentable, la chose en soi kantienne est relue si je peux dire par Freud comme étant tout ce rapport, cette altérité que je garde en moi, à l'intérieur même de la chair.

On peut considérer comme désespérant que la psychanalyse ne sache pas dire mieux ce qu'est un corps et on mesure les difficultés de la clinique et de la conduite de la cure qui en découlent. Ce que nous propose Lacan à la fin de son enseignement par une approche topologique du corps nous permet sans doute de tenir un fil qui se trouve être en congruence avec le principe (arche) même de ce qui est à l'œuvre dans la cure à savoir ce qui s'organise à partir d'un trou, d'une béance, d'une ouverture, d'une tension que l'on peut nommer désir vers ce trou, vers cet impossible, ce Réel. Mais ce serait une ouverture à l'ouvert et cela rejoindrait d'une certaine façon les grandes traditions spirituelles où tout ce qui est de l'ordre de la chair et du spirituel se rejoignent totalement. Si dans notre tradition occidentale la chair et la vie ce sont des choses que nous avons très soigneusement séparées, apparemment ce que la psychanalyse pourrait nous apprendre ou nous réapprendre c'est au contraire de voir en quoi la chair et la vie sont finalement les mêmes phénomènes sous des espèces différentes.<sup>10</sup>

10 Et pourquoi est-ce que, à nous analystes, justement, il ne serait pas possible de trouver le passage? Cf. plus haut la citation de Lacan.

Au fond la règle d'écoute, de la libre association qui vise à suspendre tout jugement du côté de l'analysant puis l'écoute avec attention également flottante qui s'adresse à l'analyste qui vise à ne pas intellectualiser, à ne pas choisir ce qui serait important ou pas, tout est à entendre, il doit lâcher sa pensée, est-ce que ça ne rappelle pas la méditation qu'on trouve dans certaines traditions, faire le vide de représentations ce qui ne veut pas dire faire le vide de vie. C'est-à-dire

que dans la cure il y a à la fois un retrait du patient en tant que personne constituée socialement, historiquement puisqu'il est dans cette sorte de jaillissement hors de lui d'une pensée hors pensée et à la fois une implication de l'analyste qui n'est pas une implication, mais une implication qui surgit du fait qu'il ne s'implique pas en tant que tel, c'est comme l'instauration d'un espace vide d'où jaillirait quelque chose et on sent que l'on est proche de pensées comme celles du Tchan, du Zen ou de certains courants taôistes, on rejoint toutes ces traditions orientales, on quitte le creuset de la tradition occidentale nos habitudes de rationalisation et de réflexion.

On ne peut pas s'empêcher de penser à certaines proférations de théologie notamment de théologies de l'islam assez peu connues comme dans le soufisme qui insiste beaucoup sur cette notion d'un lieu du Sans-lieu, d'un non lieu, un lieu qui n'est pas dans nos cartes et qui est pourtant le lieu où notre cœur vit le plus. Ou à cette huitième homélie sur le cantique des cantiques « nous allons de commencement en commencement par des commencements sans fin ». En somme le Réel de S2 du savoir inconscient.